

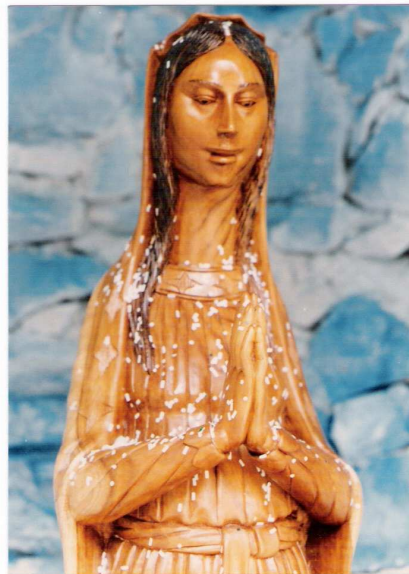
UN COUP DE COLERE

C'était en juillet 2000. J'étais en session au Foyer Jeune Viateur. On me demande au téléphone. C'est l'abbé Siméon, de la cathédrale. Il me demande de ne pas rentrer en voiture. Des militaires se sont dispersés dans le centre ville. Ils pillent les commerces du centre et réquisitionnent les voitures qui passent pour transporter leur butin. Je rentrerai donc à pied en fin d'après-midi. Effectivement, des voitures et des camions passent, lourdement chargés de matériel. On voit surtout les matelas, les frigidaires, les téléviseurs, les canapés et les fauteuils. Des coups de feu, de temps en temps, suggèrent aux passants de ne pas s'approcher.

Comme toujours, il s'agit, dit-on, de soldes et de primes non payées ; les militaires sont en train de se payer en nature. Toute la nuit, il y aura encore du bruit.

Le lendemain, le calme est revenu. Comme beaucoup de gens, je vais faire un tour en ville pour voir les dégâts : magasins brûlés, vidés, papiers calcinés et objets cassés jonchant le sol... des grilles de protection ont été enfoncées par des camions en marche arrière. Dans bien des magasins, des étagères n'ont pas encore fini de brûler, les murs sont noirs de fumée. Tous ceux qui voient le spectacle sont tristes, certains ont les larmes aux yeux, d'autres ne peuvent se retenir de pleurer. Quelle misère, quel gâchis !

Le lendemain, une paroissienne vient me rapporter le cas de sa voisine, pour dire qu'il y a aussi des gens honnêtes. Sa voisine est mariée à un gendarme. Son mari est donc parti au pillage avec ses compagnons. Il est revenu avec une voiture pleine de matériel. Sa femme est sortie de la maison en hurlant : « Quitte avec tout ça. Si je t'ai marié, c'est pas pour devenir la femme d'un voleur ! » Ses cris ont ameuté tout le quartier. Le pauvre mari est descendu de la voiture, tout honteux, il a laissé partir ses amis qui ont emporté leur butin et la part qui devait lui revenir, et il est rentré à la maison. Il paraît que depuis ce jour leur couple est uni comme jamais auparavant, et il a gagné l'estime de tout le quartier.



LA GROTTTE DE LA CATHEDRALE



Dans les dernières années du siècle, une pieuse habitude se répand partout dans le diocèse : celle de construire une grotte près des églises. Celle de la cathédrale a été construite au milieu de l'année 2002 et bénite le 15 août. La belle statue en bois verni a été offerte par un paroissien.

De nombreux fidèles viennent se recueillir à la grotte. On y a construit assez de bancs pour que des groupes puissent venir y prier, notamment la Légion de Marie. On y célèbre la messe quelquefois pour des petits groupes, notamment le samedi matin. Il n'est pas rare de voir des femmes musulmanes venir aussi confier leurs intentions à Mariam mère de Issa.

Quelque temps plus tard, quand l'insécurité obligera à tenir l'église fermée, la grotte sera toujours là pour accueillir à tout moment la prière des fidèles, et la lumière des cierges prolongera leur présence dans le silence de la nuit.

LES REBELLES VENUS DU NORD

19 septembre 2002. Des militaires venus du Nord envahissent Bouaké. Ils installent leur PC au bâtiment du Trésor et à l'hôtel RAN. Ils installent des barrages importants aux entrées-sorties de la ville, surtout nord-sud, et des barricades dans les rues.

Ils commencent par faire la chasse à tous ceux qu'on appelle ici les « corps habillés » : militaires, douaniers, policiers, et les abattent sur place, souvent avec des membres de leur famille. Ils ouvrent les prisons et lâchent les prisonniers dans la nature.

On les appelle les « rebelles », mais eux préfèrent se nommer « forces nouvelles ». Au début, ils sont aimables. S'ils achètent quelque chose dans les boutiques ou au marché, ils payent. S'ils surprennent quelqu'un en train de voler, ils le fusillent à l'endroit de son vol. Ils font beaucoup de défilés pour en imposer à la population.

Mais très vite leur attitude change. Ils pillent les banques, ils réquisitionnent les voitures, surtout les 4x4. Ils pillent les grands magasins. Ils démontent les hôtels, les administrations, les lycées...et emportent les morceaux (tôles, briques, carrelages, tables, climatiseurs...) pour aller

les vendre. Ils s'installent dans les villas des commerçants et des fonctionnaires, surtout quand ceux-là sont partis.

Plus d'administrations, plus de banques, plus de Postes, plus d'écoles, plus de collègues ni d'universités. Les stations d'essence ont été vidées et cassées, maintenant on achète au litre une essence noirâtre et nauséabonde. A l'hôpital, presque tous les médecins ont fui. Le marché est quasi désert. Le couvre-feu a été instauré, et la nuit plus aucun véhicule ne circule. Le silence est impressionnant ; jamais je n'avais connu ça. D'ordinaire, toute la nuit les voitures et surtout les camions circulent sur la grande voie nord-sud qui passe juste devant chez nous, et le train siffle à chaque entrée en gare. Maintenant rien, sinon le bruit de quelques coups de fusil isolés ou de quelques rafales d'armes automatiques. Même les insectes, d'ordinaire si bruyants en terre africaine, surpris par le silence inhabituel, n'osent plus se manifester.

A la cathédrale,

nous sommes bien placés. Devant chez nous se trouve le rond-point le plus important de la ville. C'est là le point de départ de toute manifestation publique.

A l'arrivée des rebelles, nous ne sommes que deux : le Père Allirand et moi. Les prêtres ivoiriens sont tous en retraite à Bondoukou. Les conditions matérielles sont difficiles : un incendie a détruit le transformateur électrique qui alimente notre quartier. Le service d'eau n'est plus assuré. Dieu merci, nous avons un puits qui donne une eau très propre, et nous sommes encore en saison des pluies.

Le matin, pendant plusieurs jours, à la messe, il n'y a que nous deux, plus une jeune fille du quartier qui passe par une fente de la clôture. Même les soeurs n'osent pas venir. Toute la journée, les gens défilent. Beaucoup veulent partir dans leur famille dans le sud du pays qui est libre. La Caritas d'Abidjan et la SMA nous envoient un peu d'argent que nous pouvons remettre à quelques-uns, mais il leur faut sortir de la zone rebelle, et il n'y a pas de voiture, il faut marcher à pied. Nous avons appris que certains, malades ou âgés, sont morts d'épuisement dans ce voyage.

Les Abidjanais ne nous oublient pas. Le PAM (Programme d'alimentation mondial des Nations Unies) et la Caritas envoient des camions de riz, huile et savon. Mais comment faire pour distribuer les aides ? La seule structure encore debout est l'Eglise Catholique. Ce sont donc les jeunes des Caritas de nos paroisses, rendus disponibles par la fermeture des classes, qui vont organiser la distribution. Ils recrutent des jeunes musulmans pour travailler avec eux, et pour faciliter le travail auprès des femmes musulmanes souvent craintives. Pour que la répartition soit juste, les jeunes font des enquêtes dans les quartiers, pour noter qui est vraiment pauvre, ou qui a un petit commerce lui permettant de survivre. De son côté, la saint Camille de Monsieur Grégoire prépare des repas distribués dans les quartiers pour plusieurs dizaines de milliers de personnes chaque jour.



Partir ou rester ?

Quelques jours après l'invasion, l'armée française est venue à Bouaké pour rapatrier les blancs, surtout français et libanais, et les africains non-ivoiriens sur Abidjan. Ceux qui avaient des voitures ont été organisés en convois, les autres sont montés dans des camions militaires.

J'étais au bord de la route, avec le père Allirand. Au milieu d'une foule de curieux, nous regardions les préparatifs du départ. Soudain, le responsable des militaires français nous aperçoit, deux figures blanches au milieu des visages noirs, il s'approche et nous demande : « Vous ne partez pas ? » Le père Allirand répond calmement : « Non, nous restons. Nous sommes ici chez nous. Beaucoup de gens comptent sur nous. Nous ne pouvons pas les abandonner. » Le militaire a compris, il n'a pas insisté et il est parti, et tout le convoi avec lui. Près de moi se trouvait un vieux musulman, reconnaissable à son boubou et à sa coiffure. Il se tourne vers moi et me dit : « Vous les chrétiens vous êtes forts, surtout vous, les Pères. Vraiment vous aimez Dieu. A votre place, je serais certainement parti. »

Du haut du clocher

Le clocher de la cathédrale a plusieurs étages. Pour passer d'un étage à l'autre, une échelle de fer, avec une rampe. C'est un bon lieu pour observer, pour « voir sans être vu », comme on l'apprend quand on est jeune militaire. Le rond-point de la cathédrale était le départ de toutes les manifestations. Souvent, des discours précédaient les marches. Un jour, les dozos (guerriers-sorciers) y ont même immolé des bœufs. Les marches rassemblaient souvent des milliers de personnes, surtout des jeunes, garçons et filles ; plusieurs étaient armées de bâtons.

Et ils criaient des slogans, qui variaient suivant les jours et les événements qui faisaient l'actualité dans le pays :

on veut pas Gbagbo...

on veut Ado...

les français, dehors...

les français, merci...

Du haut de mon perchoir, je remerciais Dieu qui avait donné au père Siméon la bonne idée de renforcer la clôture et d'y mettre des portails.

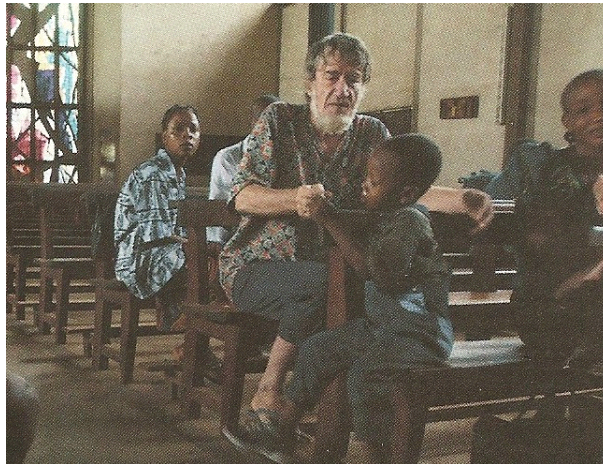
L'information

Il serait bien difficile de raconter tout ce qui s'est passé dans ces jours difficiles.

Nous étions renseignés par Radio France Internationale (RFI), seule radio fiable. Toute la population y était suspendue. Même pour savoir ce qui se passait devant notre maison, il n'y avait que RFI. Parfois, en sortant de la maison, nous pouvions voir les journalistes de RFI au milieu

des rebelles, en train de les interviewer ou simplement de décrire leurs activités, leur jeep aux énormes lettres RFI garées au bord de la route. Plusieurs fois, une petite femme journaliste s'est installée dans notre cour avec son téléphone satellitaire pour envoyer les nouvelles à travers le monde. Un jour, je lui ai dit : « Vous vous promenez comme ça au milieu des rebelles. Vous êtes gonflée. Vous n'avez pas peur ? » Elle a simplement répondu « Et vous ? » Cette journaliste téméraire s'appelait Ghislaine Dupont, elle a été tuée en faisant son travail au Mali.

Plusieurs fois, des journalistes de passages sont venus à la cathédrale nous demander comment nous vivions les événements. Un témoignage en est paru dans Paris-Match du 10 octobre 2002, où j'ai trouvé cette photo :



La TV ivoirienne n'émettait plus à Bouaké. On pouvait seulement suivre les programmes internationaux grâce aux paraboles de Canal Horizons. Plus tard les rebelles ont monté une petite TV sous équipée et minable que les gens surnommaient « télé-mutins ».

Beaucoup de maisons d'habitation et de boutiques ont été pillées. Les magnétoscopes et télévisions ont été emportés. Les video-clubs ont été pillés. J'avais commencé à faire des séances de projection video le soir dans une des salles de mon habitation, avec une quarantaine de places. Il s'agissait surtout de films religieux. Le spectacle était de qualité, grâce au video-projecteur : image de trois mètres, son en stéréo. Il y avait le plus souvent une vingtaine de personnes, sauf pour *Titanic*, qu'il a fallu donner plusieurs fois.

Le couvre-feu a mis un terme aux projections, et le pillage des appareils a donné un coup fatal aux locations et aux copies de cassettes.

L'exode

Au début, ce sont surtout les militaires, gendarmes, policiers, douaniers et autres fonctionnaires de l'Etat qui ont fui. Beaucoup d'autres personnes attendaient pour voir s'ils devraient partir eux-aussi.

Nos prêtres qui étaient en retraite à Bondoukou, sont revenus progressivement, avec une halte plus ou moins longue à Yamoussoukro en attendant qu'il soit possible de regagner Bouaké. Après trois semaines, tous étaient rentrés.

De longues tractations ont été entreprises entre le Gouvernement et les rebelles. La France a envoyé des renforts de soldats, créant l'opération « licorne ». Réunions à Paris, à Marcoussis, à Accra... sans résultats significatifs. Finalement le pays a été officiellement séparé en deux, à peu près par le milieu : au sud les loyalistes, et au nord les forces nouvelles, avec leur état-major à

Bouaké. Entre les deux, faisant barrage, les militaires français de Licorne et les forces des Nations Unies (ONUCI) envoyées en renfort.

L'exode s'est amplifié. Beaucoup de bouakéens dont la maison avait été détruite ou occupée sont partis se réfugier dans leur famille. Comme il n'y avait plus d'établissements scolaires, beaucoup de familles sont allées s'installer à Abidjan pour que les enfants et les jeunes puissent continuer leur instruction.

Progressivement, une vie rudimentaire a pu reprendre. Mais la ville de Bouaké s'est vidée de presque la moitié de sa population. Nos églises ont été privées d'une grande partie de leurs paroissiens, notamment des cadres.

Partir vers Abidjan n'était pas une mince affaire. Il fallait franchir une vingtaine de barrages, à chaque fois parlementer, donner quelque monnaie « pour le thé », et slalomer sur des routes qui pendant des années n'ont plus été entretenues. J'ai dû aller plusieurs fois à Abidjan pour des réunions sma ou pour prendre l'avion ; à chaque fois, ce fut une expédition.

Un petit point positif cependant. On n'a plus trouvé de tabac à Bouaké, sinon des cigarettes blondes. Moi qui étais grand fumeur de pipe, et qui me procurais du tabac en éventrant des Gauloises, mon plus proche approvisionnement s'est trouvé désormais à 70 km, avec les barrages à franchir et le risque de me faire voler. J'ai donc cessé de fumer, et je n'ai jamais repris, sinon des kilos supplémentaires.

Exactions..

Il y en a eu, des exactions, pendant ces temps de confusion et d'insécurité. Quelle est la paroisse ou la communauté religieuse qui n'a pas été visitée et volée ? Je rapporte quelques faits qui nous ont touchés de plus près.

Plusieurs fois, des femmes qui venaient à la messe du matin ont été dépouillées de leur sac et de leur argent.

Un Père s'est trouvé dans une boutique au moment d'un hold-up. Les bandits ont demandé à tous les clients de se coucher à plat ventre. Sous la menace des armes, ils ont vidé le tiroir-caisse et les poches des clients.

Un dimanche, deux prêtres étaient allés célébrer la messe dans des paroisses de banlieue. Au retour, ils ont été arrêtés et enfermés dans des containers pendant deux heures. Ils ont demandé à voir le chef. Le chef est venu et a constaté la méprise de ses apprentis. Le soir, il est venu à la cathédrale demander pardon en apportant une bouteille de champagne. Le champagne en question n'était qu'un mousseux très ordinaire, mais on ne peut pas exiger d'un musulman une grande compétence en matière de vins.

Un matin, des enfants viennent m'appeler. Des rebelles viennent d'arriver devant la porte et sont en train d'extirper un homme de la caisse de leur voiture. Ils me demandent : « Vous connaissez cet homme ? ». Je réponds : « Bien sûr. C'est le Père Bruno, curé de la paroisse de la Zone. » Ils reprennent : « Il n'a aucun papier en règle. Nous l'avons pris pour un infiltré (espion). » J'explique : « Il n'a pas de papiers en règle. C'est qu'il vient de passer plusieurs années d'études en France. Il partait à Abidjan précisément pour mettre tous ses papiers en règle. » Les rebelles m'ont fait confiance et sont partis. Le pauvre Bruno tremblait encore. Les rebelles l'avaient arrêté au barrage du corridor sud. Ne pouvant pas présenter de papiers valables, ils l'avaient accusé d'être un infiltré, ils l'avaient conduit dans un quartier inhabité et voulaient le fusiller. Bruno protestait de son innocence et demandait que les rebelles le conduisent dans n'importe quelle paroisse de la ville où ses confrères le reconnaîtraient tout de suite. Les rebelles avaient fini par accepter. Après sa libération, je l'ai vite fait entrer dans la maison pour lui donner un copieux réconfortant. Il avait cru sa dernière heure arrivée.

J'ai moi-même été deux fois victime des voleurs. A chaque fois, je les ai fait entrer sans me méfier : ils voulaient louer des cassettes video ou vendre des posters de Jésus et de Marie. Il m'ont mis le pistolet sur la tempe, le couteau sur le cou et m'ont demandé de me taire pendant qu'ils me bâillonnaient et m'attachaient les mains et les pieds. Les premiers m'ont volé un peu d'argent. Les seconds n'ont pas trouvé d'argent et se sont contentés de prendre quelques pagnes, et de cueillir en partant appareil de photo et camera. A chaque fois ils m'ont abandonné couché par terre et j'ai dû me rouler en rampant pour arriver jusqu'à la porte. Des paroissiens n'ont pas tardé à passer et à me délivrer. Quelques semaines plus tard, en sortant de la messe du dimanche, un jeune que je connaissais, ancien servant de l'autel, me présente un appareil photo ; « Mon Père, tu veux acheter un appareil photo ? » Je regarde, je prends l'objet en main. Il ressemblait étrangement à celui que les voleurs m'avaient pris. Je l'ouvre, je regarde, la carte mémoire portait mes initiales, mais elle était vide. Je contrôle la mémoire interne, je vois des photos de l'église de mon village. C'était bien mon appareil. Bien sûr, le vendeur était innocent, c'est l'ami d'un ami qui lui avait demandé de chercher à le vendre. Comme j'avais besoin d'un appareil, j'ai préféré acheter une deuxième fois mon propre appareil et payer les 50 euros demandés, plutôt que de porter plainte (auprès de qui?), ou d'engager une enquête et de risquer des représailles.

Retour de congé

Septembre 2003. Je reviens de congé. Comme toujours, je suis saisi par l'humidité d'Abidjan. Vite, en route pour Bouaké, où le climat est meilleur. Mais dès qu'on approche de Bouaké, on croirait entrer dans un pays à l'abandon. La route est pleine de trous, les villages sont vides, il y a très peu de circulation. A chacun des nombreux barrages, il faut s'arrêter, parlementer, éventuellement donner un cadeau... pour arriver enfin à la Cathédrale où m'attendent les confrères et les amis. Les nouvelles sont brèves, rien d'essentiel n'a changé. Le lendemain à la messe, peu de monde, des visages connus, et aussi quelques visages nouveaux. Dans la journée, je vais faire un tour en ville. Après trois mois passés en France, après avoir traversé tant de villages propres et fleuris, après avoir longuement flâné à Lyon, contemplé sa basilique, sa cathédrale, ses églises, ses monuments, ses boutiques colorées, cette foule qui s'active, la ville de Bouaké offre un contraste violent. Les grands magasins sont fermés. Les petites boutiques sont cadenassées, bien des maisons sont décoiffées et il n'en reste que les murs. Les ordures s'accumulent au bord des rues. Le lycée de jeunes filles est complètement démonté. Plus de planchers, plus de plafonds, plus de toit ; d'en bas, on voit le ciel. Même chose pour l'Hotel Harmattan : portes et fenêtres ne sont plus que des trous, l'herbe pousse dans les escaliers. La caserne des pompiers n'a plus que des murs. En face de la cathédrale, le poste de police a été vidé. Des voitures accidentées déposées là en attente d'expertise, il ne reste plus que les carcasses calcinées.

Finalement, les seuls lieux encore présentables sont les églises, leur environnement, et ces nombreuses grottes qui ont commencé à s'élever un peu partout, avec des bougies le soir et des fleurs régulièrement renouvelées. Je comprends que ces lieux de prière, oasis de paix dans une ville où tout évoque la violence, attirent de plus en plus de fidèles.

Les tribulations d'un pasteur

Un jour, un inconnu se présente à moi : « Je suis le Pasteur X, de l'Eglise protestante CMA. J'étais parti à Abidjan pour demander un peu d'argent à mes confrères pour nourrir ma famille. Ils m'ont donné de quoi survivre quelques jours, mais sur la route les rebelles m'ont tout pris. Je n'ai plus rien, et mes confrères pasteurs sont tous partis. Je vous demande une aide pour laisser quelque chose à ma femme, repartir à Abidjan, quémander encore, et revenir par un autre chemin. Sans discuter, je lui ai remis 20000 frs. Mis en confiance, le pasteur a continué la conversation : « Je voudrais vous poser une question : comment se fait-il que lorsque les rebelles

ont pris Bouaké, alors que tous les pasteurs protestants sont partis, tous les prêtres catholiques sont restés ? » Je lui ai dit : « Je ne pense pas que ce soit par héroïsme. Mais nous sommes célibataires. Nous n'avons pas de femme, pas de famille à nourrir, pas d'enfants à scolariser, donc beaucoup moins de responsabilités que vous. Si vos enfants ne sont plus scolarisés, que deviendront-ils ? Nous n'avons pas ces problèmes. »

Il m'a répondu : « Je comprends très bien, et vous me faites voir d'une manière nouvelle le célibat des prêtres catholiques. Souvent, dans nos conversations entre pasteurs, nous aimons nous moquer des prêtres catholiques et de leur célibat dont nous ne voyons pas l'intérêt. Maintenant, si cette question vient sur le tapis, je dirai : quand les rebelles sont arrivés à Bouaké, nous les pasteurs nous avons tous fui, tandis que les prêtres catholiques que nous critiquons si facilement sont tous restés. »

Les déboires de Mgr Vital

Mgr Vital souffrait certainement beaucoup de voir son pays divisé et sa ville épiscopale aux mains d'une horde de pillards. Cela n'améliorait pas du tout sa santé qui commençait à décliner. Ses séjours à l'hôpital étaient de plus en plus fréquents. Plusieurs fois il fit des ordinations à Daoukro (notamment, une fois, neuf prêtres d'un coup). Daoukro était en zone libre, et il y retrouvait son ami l'ex-président Bédié.

Il présida aussi des réunions à Mbahiakro, ou encore au monastère bénédictin, ce qui ne l'obligeait pas à entrer en ville. Il venait certainement quelquefois chez lui. Mais je ne sais pas comment il faisait. Car il y avait au carrefour du quartier Kennedy où il devait passer un cerbère du nom de chef Konaté. Toujours en treillis, barbu, lunettes de soleil sur les yeux, des amulettes un peu partout, souvent accompagné d'une grosse fille en treillis assise sur un vieux lit et qui tapotait sur un ordinateur. Un soir, Mgr était rentré chez lui discrètement, venant de Mbahiakro, sans problème. Le lendemain matin, après le carrefour, chef Konaté le voit venir, le siffle et lui enjoint de s'arrêter. Il s'approche et lui parle à peu près en ces termes : « C'est toi l'évêque de Bouaké ? Tu ne sais pas que maintenant c'est moi qui commande ici ? Tu passes devant mon poste sans t'arrêter pour me saluer ? Assieds-toi ici avant que je te permette d'entrer dans ma ville . » Il a indiqué un siège à Monseigneur et l'a laissé poireauter pendant au moins une heure avant de le laisser partir. Une humiliation qui a certainement fait très mal à Mgr Vital.